

Prière d'acquitter au plus tôt l'abonnement de l'année courante, [\$1.00,] échue le 1^{er} Mai dernier.

—:0:—

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

I.

Paganini en voiture et en voyage.

—:0:—

L'artiste change de caractère selon les lieux où il se trouve. Seul, toujours en présence des mêmes objets, il se façonne à une sorte de triste rêverie qui absorbe ses pensées, érase son imagination. Jeté, au contraire, au milieu du bruit, avec la gloire et la fortune pour but, il est encore rêveur ; mais c'est une rêverie qui élève son âme au-dessus de ce qu'elle est, de ce qu'elle pourra jamais être. Tout ce monde qui bruit autour de lui, tous ces ambitieux qui roulent dans des voitures dorées, ces poètes que l'on admire, ces artistes que l'on applaudit, ces guerriers que l'on couronne, mettent le feu à son cerveau. Il rêve de voitures dorées, d'applaudissements et de triomphes ; ses yeux semblent s'agrandir, l'ambition le possède, il voudrait avoir le monde entier pour domaine, et faire un trou dans le soleil pour satisfaire son orgueil et sa fierté. La vie complètement solitaire mène à l'abrutissement, l'agitation de la vie extérieure à la folie.

C'est dans les voyages seulement que l'artiste se révèle avec son véritable caractère, triste et gai, irascible ou calme, brutal ou poli. Dans une voiture on oublie tout : la variété des lieux que l'on parcourt vous ôte toute réflexion. Vous revenez à votre naturel ; votre cœur s'épanche, vous n'avez autour de vous ni bruit, ni jalousies, ni haine, rien de ce qui peut irriter votre cerveau, troubler votre imagination ; vous êtes là avec vos défauts et vos qualités ; vous causez avec un ami qui vous accompagne, ou bien votre esprit se repose, sans chagrin et sans ennuis.

Nous prendrons d'abord Paganini en voyage, pour le retrouver ensuite au milieu du bruit des cités, et enfin dans la solitude du monde, qui l'a conduit dans une solitude plus vaste et plus longue, celle du tombeau.

Paganini, d'ordinaire taciturne, peu accessible à la conversation, changeait entièrement de physionomie dès qu'il se sentait enfermé dans l'étroit espace d'une voiture. Son front s'égayait, ses lèvres s'épanouissaient ; sa santé si fragile semblait prendre de la force, il n'était plus le même homme. Il trouvait du plaisir à causer même avec chaleur, lui qui causait si rarement. Une maladie violente avait presque brisé sa voix, et la faiblesse de son organe ne pouvait lutter contre le bruit des roues courant sur le pavé. Si on l'interrompait pour lui dire qu'il se fatiguait, il semblait se réveiller d'un rêve, et, tombant dans une espèce de torpeur, il coupait court à la causerie, en disant : — Eh bien !... plus tard... quand nous serons sur le chemin de la conversation. C'est ainsi qu'il désignait, en plaisantant, les chemins qui traversaient les sables et les bruyères.

Les objets extérieurs n'avaient pas pour lui un grand intérêt. Lorsqu'on appelait son attention sur un champ, sur un paysage, ou

sur un bel édifice, il disait, pour plaire seulement à ses interlocuteurs : C'est bien joli ! mais à peine daignait-il jeter un regard sur toutes ces beautés qui fuyaient derrière lui. Il aurait parlé, parlé sans cesse et, contrairement à tous les voyageurs, il n'aimait pas à s'occuper des divers accidents du voyage.

Il souffrait constamment du froid, et il avait toujours soin de fermer hermétiquement sa voiture. Par vingt-deux degrés de chaleur il s'enveloppait de sa pelisse, et se pelotonnait dans un coin et permettait à peine qu'on ouvrit de temps en temps le côté où il se trouvait. Paganini se plaignait presque constamment du climat de la France et surtout de celui de l'Allemagne ; et comme ses préoccupations musicales ne l'abandonnaient, pas même dans ses longues causeries, il répétait souvent que le climat avait une influence très-grande sur le génie musical. A l'appui de cette observation, il citait l'Italie où le nonchalant lazzarone, assis au pied de la mer ou bien accroupi sur les marches des palais, murmure continuellement des chansons que lui inspire le ciel ardent de son pays.

Oh ! lorsqu'on parlait de l'Italie à Paganini, tout son sang bouillonnait. Sur cette terre, disait-il, on naît pour chanter ; en France on naît pour gazouiller, en Allemagne pour tonner, et en Angleterre pour payer. En Italie la musique est partout, sur la terre, sur la mer, dans les arbres, chez la canaille et chez les gens riches. Vous n'avez pas de pain et vous chantez, vous êtes heureux, vous chantez encore. Je crois que la mélodie vient du feu. La terre, l'air et le ciel de l'Italie ne forment qu'un foyer de flammes : voilà pourquoi les Italiens chantent toujours.

Après s'être ainsi animé, il s'enveloppait plus soigneusement que jamais dans sa pelisse, en murmurant : Ceci est un excellent meuble, principalement en Allemagne, où on ne peut s'en passer même dans le cœur de l'été.

Cet homme fantastique qui craignait l'air le plus léger en voyage, se plaisait à rester dans sa chambre avec les portes et les fenêtres ouvertes ; il appelait cela prendre un bain d'air.

Les premières heures qui suivaient son départ étaient remplies par la conversation la plus aimable ; mais cette gaieté s'en allait peu à peu ; il était plus pénible pour Paganini que pour tout autre de rester longtemps en voiture. Les douleurs d'entrailles dont il souffrait presque toujours augmentaient après trois ou quatre heures de fatigue ; sa figure, naturellement pâle, devenait livide ; la souffrance se peignait sur tous ses traits : vous eussiez dit un fantôme assis auprès de vous.

Il mangeait peu, quoique d'ailleurs ne manquant pas d'appétit. Il ne prenait le matin ni thé, ni café : un bon potage et une tasse de chocolat étaient sa seule nourriture. Les jours où l'on se mettait en route de bonne heure, il ne prenait absolument rien, et souvent il lui arrivait de se trouver encore à jeun à midi.

Le sommeil était une de ses plus douces jouissances. Il dormait pendant deux heures en voiture sans aucune interruption, et ce besoin de sommeil revenait trois fois dans la même journée. Quand il s'éveillait, il était aussitôt de bonne humeur et disposé à la plaisanterie.

Arrivé à une auberge, ou bien lorsque les chevaux relayaient, Paganini descendait à l'instant pour se promener, et dans l'intervalle d'à peu près cinq minutes qui séparait l'arrivée du départ, on le voyait marcher avec rapidité, revenir sur ses pas ; puis retourner vers